

après avoir traversé le pays des Touaregs et celui du Mزاب qui forment, comme la Kabylie, des oasis où des restes de mœurs chrétiennes existent encore et rendent le sort de la femme plus tolérable, et qu'on pénètre dans le pays des noirs, l'horrible tragédie prend des fonds plus sombres. C'est la malédiction visible, malédiction à qui toute rédemption est encore inconnue.

J'ai décrit ailleurs les horreurs de l'esclavage, et je ne puis que répéter ici ce que j'en ai dit déjà. Ecoutez donc, Mesdames, où en sont ces peuplades barbares et ce que les femmes ont à y souffrir.

A moins d'être en Afrique et de se trouver en contact avec les Nègres qui sont esclaves ou qui l'ont été, il est impossible de se faire une exacte idée des crimes, des cruautés, des infamies de tout genre qu'entraîne l'esclavage et le commerce auquel il donne lieu. Je parle de ce qui se passe au moment où j'écris ces lignes, de ce que j'ai vu de mes yeux ou entendu de la bouche même des tristes victimes de ces infamies, et nullement, comme on pourrait le croire, de faits du passé. La traite maritime a été supprimée, il est vrai, mais la traite par terre existe toujours. Elle s'est même accrue, sur certains points, par la suppression de la traite maritime, et elle a revêtu des caractères plus abominables.

Dans le nord et l'est de l'Afrique, ce sont les Musulmans qui, soit par eux-mêmes, soit par les Nègres qu'ils ont associés à leur commerce, sont les pourvoyeurs de l'esclavage. Ils ont donc à leurs gages des bandes de pillards et d'assassins, qui pénètrent pour leurs brigandages dans les pays des Nègres idolâtres.

Souvent ces tristes expéditions se bornent à la chasse de quelques individus isolés, de femmes, d'enfants qui s'écartent de leurs demeures. Mais souvent aussi ce sont des attaques en règle. Les villages paisibles des Nègres de l'intérieur sont éternés tout d'un coup, pendant la nuit, par ces féroces aventuriers. Presque jamais les Nègres, qui n'ont pas d'armes à feu, ne se défendent, ou ceux qui le font sont bientôt massacrés par des hommes armés jusqu'aux dents. Ces malheureux fuient dans les ténèbres ; mais tout ce qui est pris est immédiatement enchaîné et entraîné, hommes, femmes et enfants, vers un marché de l'intérieur. On les y amène de contrées situées à soixante, quatre-vingts et cent jours de marche.

Alors commence pour eux une série d'ineffables misères. On marche toute la journée. Le soir, lorsqu'on s'arrête pour prendre du repos, on distribue aux prisonniers quelques poignées de sorgho cru. C'est toute leur nourriture. Le lendemain, il faut repartir.

Mais, dès les premiers jours, les fatigues, la douleur, les privations en ont affaibli un certain nombre. Les femmes s'arrêtent les premières. Alors, afin de frapper d'épouvante ce malheureux troupeau humain, ses conducteurs s'approchent de celles qui paraissent plus épuisées, armés d'une barre de bois, pour épargner la poudre. Ils en assènent un coup terrible sur la nuque des victimes infortunées, qui poussent un cri et tombent, en se tordant dans les convulsions de la mort.

Le troupeau terrifié se met aussitôt en marche. L'épouvante a donné des forces aux plus faibles. Chaque fois que quelqu'un s'arrête, le même affreux spectacle recommence.

Le soir, en arrivant au lieu de la halte, lorsque les premiers jours d'une telle vie ont exercé leur influence délétère, un spectacle non moins horrible les attend. Ces marchands d'hommes ont acquis l'expérience de ce que peuvent supporter leurs victimes. Un coup d'œil leur apprend quelles sont celles qui succombent à la fatigue. Alors, pour épargner d'autant la maigre nourriture qu'ils distribuent, ils passent avec leur barre derrière ces malheureuses, et d'un coup les abattent. Leurs cadavres restent où ils sont tombés, lorsqu'on ne les suspend pas aux branches des arbres voisins, et c'est près d'eux que leurs compagnes sont obligées de manger et de dormir.

Mais quel sommeil ! on peut le deviner sans peine. Parmi les jeunes nègres arrachés par nous à cet enfer, et rendus à la liberté, il y en a qui se réveillent, chaque nuit, pendant longtemps encore, en poussant des cris affreux. Ils revoient, dans

des cauchemars sanglants, les scènes abominables dont ils ont été les témoins.

C'est ainsi que l'on marche, quelquefois pendant des mois entiers, quand l'expédition a été lointaine. La caravane diminue chaque jour. Si, poussés par les maux extrêmes qu'ils endurent, quelques-uns tentent de se révolter ou de fuir, leurs maîtres féroces, pour se venger d'eux, leur tranchent les muscles des bras et des jambes à coups de sabre ou de couteau, et les abandonnent ainsi, le long de la route, attachés l'un à l'autre par leurs cangnes, et ils meurent lentement de faim et de désespoir. Aussi, a-t-on pu dire avec vérité que, si on perdait la route qui conduit de l'Afrique équatoriale aux villes où se vendent les esclaves, on pourrait la retrouver aisément par les ossements des nègres dont elle est bordée !

On calcule que, chaque année, quatre cent mille Nègres sont les victimes de ce fléau !

Enfin, on arrive sur le marché où on conduit ce qui reste de ces infortunés après un tel voyage. Souvent c'est le tiers, le quart, quelquefois moins encore, de ce qui a été capturé au départ.

Là commence des scènes d'une autre nature mais non moins odieuses. Les nègres captifs sont exposés en vente comme un bétail ; on inspecte tour à tour leurs pieds, leurs mains, leurs dents, tous les membres de leur corps, pour s'assurer des services que l'on peut en attendre. On discute leur prix devant eux comme celui d'une bête de somme, et, quand le prix est réglé, ils appartiennent corps et âme à celui qui le paye.

Rien n'est plus respecté : ni les liens du sang, car on sépare sans pitié le père, la mère, les enfants, malgré leurs cris et leurs larmes ; ni la conscience, car ils doivent embrasser sur-le-champ la religion du musulman qui les achète ; ni la pudeur même, car ils doivent se soumettre aux plus honteuses exigences. Enfin, leur vie est à la discrétion de ceux qui les possèdent. Nul n'est tenu, dans l'Afrique centrale, de rendre compte de la mort de ses esclaves.

Tel est l'esclavage africain dans son épouvantable horreur !

Au milieu de ces atrocités, la plus digne de pitié c'est encore la femme. Si elle est mère, et si elle veut défendre ses fils, on la tue en lui arrachant ceux qu'elle cherche à protéger. Si elle est jeune fille, on s'en empare, on lui lie les mains, on entrave ses pieds, de sorte que tout mouvement lui devient un supplice. On la chasse ainsi devant soi ; battue, durant le jour, si elle n'avance point ; livrée dans les ténèbres de la nuit à toutes les horreurs ; enfin traînée jusqu'au premier marché à esclaves, et là vendue au plus offrant et livrée à celui qui la paie pour la torturer toute sa vie, et la tuer lorsqu'il lui plaît.

C'est le sort de la femme noire dans tout l'intérieur du continent africain. Il n'y en a pas une seule qui ne soit esclave. Les hommes sont libres du moins, lorsque leur tribu n'a pas été vaincue à la guerre ; les femmes sorties de l'enfance ne le sont jamais. Ou prises à la guerre, ou volées ou vendues, elles ont toutes perdu leur liberté.

Si je voulais vous rapporter ce que nous en écrivait nos missionnaires, vous verriez que, quelle que soit la situation de leur maître, elles sont également victimes de tous les maux. Le R. P. Hauteceur, missionnaire d'Alger et supérieur de la Mission de Saint-Joseph de Ripalapala, sur la route du Nyanza, nous écrivait dernièrement que, durant les pluies de la Masika (1), les terrains de la plaine voisine étaient devenus un marécage. Impossible d'y avancer sans enfoncer dans la boue. Malgré cela, un nègre du village voisin ordonna à sa femme esclave d'aller y ramasser du bois pour cuire le repas du soir. Elle partit, mais, à peine entrée dans les champs, elle commença d'enfoncer et bientôt elle se trouva ensevelie jusqu'aux bras sans pouvoir se dégager et obligée de rester immobile pour ne pas enfoncer encore et périr. Sa voix plaintive appelait à l'aide, mais ceux qui passaient près de là ne faisaient qu'en rire. Le mari, ne la voyant point revenir, se mit à sa recherche avec un bâton. Il la trouva dans cet état pitoyable et, sans faire aucune tentative pour la secourir, il lui jeta de loin son bâton pour qu'elle pût se défendre,

si elle voulait, contre les hyènes qui allaient venir. Il rentra ensuite chez lui tranquillement. Le lendemain, toute trace de la malheureuse femme avait disparu.

Telle est la femme des simples noirs. Celles des chefs ne sont pas plus heureuses.

Un autre de nos Pères cite, avec horreur, la parole d'un roitelet du Bukumbi, qui lui disait un matin : " J'ai tué cinq de mes femmes pendant la nuit ", sans même paraître trouver que cela fût extraordinaire.

Les rois puissants sont pires encore avec leurs sérails. Le R. P. Lévesque, ancien missionnaire dans l'Ouganda, m'a raconté que, se trouvant à la cour du roi Mtéga et attendant, dans l'enceinte extérieure, l'audience de ce prince, tout à coup il vit les portes du Brazah, ou salle royale, s'ouvrir avec fracas pour livrer passage à deux soldats armés traînant par les pieds une pauvre femme esclave. C'était une des épouses favorites du roi que celui-ci venait de condamner à avoir les oreilles, le nez et enfin la tête coupés à l'instant, pour avoir parlé trop haut avant l'ouverture de son audience. La sentence fut exécutée sur le lieu même, devant la foule. Aux cris de l'infortunée qui navraient le cœur des missionnaires, les assistants répondaient par une hilarité bruyante.

Encore une fois, tel est le sort de la femme africaine. Il y faut ajouter la polygamie avec ses jalousies, ses haines, l'obligation de tous les plus rudes travaux, car l'homme regarde comme au-dessous de lui de les accomplir. C'est la femme seule qui porte les fardeaux, qui travaille la terre. Rien n'est triste comme de voir de loin, en passant, ces infortunées créatures courbées sur leurs sillons, maniant avec effort l'instrument du travail et portant un enfant lié sur leur dos par des courroies. Il y a, en ce moment, car les chiffres font mieux comprendre cet abîme de maux, deux cents millions de femmes vivantes, dont c'est là le triste sort !

## JEUX DE SALON

LES TROIS GENTILSHOMMES.—Trois gentilshommes voyagent avec leurs trois domestiques. Ceux-ci ont formé le dessin d'assassiner leurs maîtres pour les voler ; mais ils n'osent agir à nombre égal, et ils attendent une occasion où, le hasard les divisant, ils seront trois contre deux ou deux contre un.

Les gentilshommes, soupçonnant le complot, se tiennent sur leurs gardes, et s'arrangent de façon que, s'ils doivent se séparer, ils soient toujours en nombre égal à celui de leurs domestiques. On arrive au bord d'une rivière.

Une barque s'y trouve ; mais elle n'a que deux places, et pas de batelier. Il faut donc que l'un des passagers rame et ramène la barque pour chercher les autres.

Comment vont faire les trois gentilshommes pour traverser la rivière, avec leurs domestiques, de manière à ce qu'il y ait toujours un nombre égal de domestiques et de maîtres sur chaque rive ?

Pour jouer ce jeu, on prend trois jetons blancs ou rouges, ou trois pièces d'argent, représentant les maîtres ; trois jetons d'une autre couleur, ou trois sous, représentant les domestiques. On met tout cela sur une table, avec un ruban, représentant la rivière et l'on cherche le moyen, facile à trouver ; on peut faire donner des gages par ceux qui renoncent après avoir cherché.

## CONSEILS AUX JEUNES FILLES

Evitez le *fishing for compliments*.

\* \*

Rendez justice aux autres jolies personnes, et surtout tâchez de supporter la beauté tant vantée de " cette pécore " de Lucie.

\* \*

N'embrassez jamais une autre jeune fille, sauf dans un élan spontané d'amitié, ou à moins que vous n'ayez une arrière-pensée, par exemple de faire enrager ce pauvre Victor ou de lui éveiller les idées.

(1) Saison des pluies torrentielles.